



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de AUDIDIÈRE (Sophie), AUDIDIÈRE (Sophie),
BOURDIN (Jean-Claude), CABANE (Franck), DUFLO
(Colas), GUICHET (Jean-Luc), LE RU (Véronique),
MARTIN (Christophe), MAURSETH (Anne Beate), MULLET
(Isabelle), PÉPIN (François), RIOUX-BEAULNE (Mitia),
SEGUIN (Maria Susana), BIENVENU (Jean-Pierre), BLAY
(Michel), « Préface. Il faut lire et relire Fontenelle »,
*Digression sur les Anciens et les Modernes et autres textes
philosophiques*, FONTENELLE, p. 9-12

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou
tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre
privé.*

© 2016. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Il faut lire et relire Fontenelle

« Entre nous je crois que Mons. De Fontenelle, qui a l'esprit galant et beau, en a voulu railler, lorsqu'il a dit qu'il voulait faire des éléments métaphysiques de notre calcul ». C'est par ces mots que G.W. Leibniz fixe, dans une lettre adressée à Pierre Varignon en date du 20 juin 1702, d'un geste quelque peu méprisant, la personnalité de Fontenelle. Il est bien dommage que l'inventeur du calcul différentiel et de la monadologie, comme beaucoup d'autres à sa suite et le reprenant à l'envi, n'aient pas tenu entre leurs mains ce livre que je suis en train de préfacier après l'avoir lu et relu. Ce livre donc, riche du travail d'écriture et de réflexion de Fontenelle, les aurait sans doute surpris car il témoigne de la profondeur d'un esprit qui, s'il est « galant et beau », ne se prive pas pour autant de se tenir au plus près de la pensée en acte, de la pensée de son époque. À croire que l'esprit de sérieux qui habite parfois les philosophes est toujours irrité par le sourire ironique de Fontenelle. Mais ce sourire ne dissimule-t-il pas, précisément, une raison vigoureuse et vive parce que toujours en éveil, agile et jubilatoire ? Une raison de liberté ?

Cette raison vive et jubilatoire, cette raison de liberté c'est à coup sûr celle des Lumières et en ce sens Fontenelle ouvre le temps des Lumières. Il l'ouvre parce que, bien vite, après avoir nourri et frotté sa réflexion à la pensée de ses contemporains, il découvre au sens fort du terme ce que j'appelle la pensée avec l'infini ; non pas la pensée à partir de l'infini comme celle que mettent en œuvre René Descartes et tous les philosophes du « Grand rationalisme », pour reprendre l'expression bien connue de Maurice Merleau-Ponty, mais bien, dans sa force spéculative, une pensée avec l'infini et au risque de l'infini.

L'infini est-il de ce monde ou hors de ce monde ? Et ce monde, qu'est-il ? Ces questions ont nourri l'imagination et la pensée, le rêve et les constructions conceptuelles aux XVII^e et XVIII^e siècles et, par cela, ces questions ont rendu le monde et l'infini aux hommes.

À la fin du XVI^e siècle en effet, Giordano Bruno ouvrit sur l'infini le monde clos copernicien en donnant à l'infini toute sa positivité. La sphère des fixes disparaît dès 1584 dans *La Cena de le Ceneri* et dans *De l'infinito universo e mondi*. Le monde clos qui enfermait l'homme est remplacé par un univers infini peuplé par une infinité de mondes. Une nouvelle vision de l'univers s'impose, où l'infini n'est ni tragique ni angoissant mais, bien au contraire, signifie la venue d'une nouvelle liberté, la reconnaissance de l'étonnante richesse de la réalité et finalement du pouvoir sans limite de la pensée humaine, de cette pensée qui, comme le rappelle Ernst Cassirer dans sa *Philosophie des Lumières*, « prend [avec Bruno] conscience de cette nouvelle force dont [chacun] sent la présence en lui-même ».

Giordano Bruno célèbre son envol, l'envol de l'homme, tant en conposant les vers qui concluent l'épître liminaire du dialogue de *L'infinito universo e mondi* :

« Sorti d'une prison étroite et noire, où tant d'années l'erreur me tint serré [...]. Aussi déployé-je dans l'air mes ailes confiantes, sans craindre de heurter cristal ni verre ; je fends les cieux, et dans l'infini je m'élançai ».

Et tandis que de mon globe je fonds sur les autres, et plus avant pénètre dans le champ éthéré, ce que les autres voient de loin, je le laisse derrière¹ ».

Qu'en rédigeant *La Cena de le Ceneri* :

« Voilà celui qui a dépassé l'air, pénétré le ciel, parcouru les étoiles, franchi les limites du monde, fait s'évanouir les murailles imaginaires des première, huitième, neuvième, dixième et autres sphères qui auront pu leur être ajoutées sur le rapport de vains mathématiciens et par l'aveuglement des philosophes vulgaires² ».

Ainsi se trouve véritablement affirmée la positivité d'un monde infini où l'homme n'est plus prisonnier entre les murs étroits des cosmologies anciennes. L'Univers n'assigne plus aucune limite à la pensée humaine. Bien plutôt, par son infinité même, il devient l'aiguillon et le moteur de la raison, d'une raison qui doit, elle aussi, prendre conscience de sa propre

1 *L'infinito universo e mondi*, traduction J.-P. Cavallé, *Œuvres complètes*, IV, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

2 *La cena de le ceneri*, traduction Y. Hersant, *Œuvres complètes*, II, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

infinité, en rendant raison du monde et de l'infini, en s'affranchissant de ce qui, d'une façon ou d'une autre, rapetisse l'homme en lui arrachant la compréhension et du monde et de sa vie, le livrant aux volontés d'un Dieu ou des Dieux.

Rendre raison du monde et de l'infini : tels sont bien les enjeux de la pensée, l'exigence de rationalité qui dessine pour l'avenir, dès le geste de Giordano Bruno, le travail de la pensée comprise, dans le courage, comme connaissance et visée de vérité.

Comment penser un infini réel et présent dans le monde et donc penser un monde, alors que, précisément, le discours sur l'infini est réservé, que ce soit par Pascal, par Descartes, ou par bien d'autres, au créateur, ou que le nom d'infini est réservé à Dieu seul et donc qu'il n'y a de pensée qu'à partir de l'infini ?

Ce questionnement, cette tension du travail de la pensée où viennent converger les discours de la science et de la métaphysique trouve, d'une façon exemplaire, une ouverture, comme un premier rai de lumière, dans l'effort accompli par Fontenelle pour dénouer les liens trop étroits du monde et de la géométrie avec la transcendance. Un effort comme une formidable exigence de la raison, de la pensée avec l'infini, d'où va finalement surgir le monde des hommes et des Lumières.

En s'appuyant sur l'infini, en pensant avec lui, en le rêvant, en l'inscrivant dans le cadre d'une élaboration conceptuelle, en un mot en se l'appropriant et, par ce geste même, en le rendant aux hommes, Fontenelle met en place une conception du monde élargie et ouverte par rapport à celle de Descartes, tout en reprenant l'ordre des lois et des raisons. Mais aussi et surtout, il met en place une conception originale des mathématiques, susceptible, à ses yeux, d'englober, de rendre raison – c'est là l'essentiel – du nouveau calcul différentiel et intégral de Leibniz, le calcul des infinis et par cela, de rendre raison – c'est une visée – de la toute nouvelle physique mathématique post-newtonienne. Le monde et l'infini vont devenir ainsi notre monde et notre infini, dans l'éclatement des Lumières.

Raison du monde, raison de l'infini, l'exigence de la raison a rendu le monde et l'infini aux hommes, à leurs rêves, à leurs constructions conceptuelles, à la visée de connaissance et de vérité. Ou, comme l'écrit Italo Calvino dans un article en 1958, « Le ciel est devenu une chose de l'homme, de la raison humaine, et regarder le ciel est un acte de confiance

dans les forces de l'homme ». La raison n'est plus l'incarnation ici-bas de l'entendement de Dieu ; elle est la puissance critique, qui n'hésite pas à faire flèche de tout bois.

Le champ de la rationalité s'est ouvert et la pensée interpelle comme jamais la liberté, l'impatience de liberté.

Loin des inutiles clôtures des mondes anciens, ordonnant l'ordre des hommes et des choses, clôtures qui toujours, d'une façon ou d'une autre, tentent de ressurgir au gré des intérêts et des pouvoirs, l'usage à la fois exigeant et jubilatoire de la raison dessine, avec Fontenelle, des infinis nouveaux qui interpellent à pleine voix la liberté. Tout peut être questionné et tout doit être questionné : Dieu, l'instinct, le bonheur, les oracles...

C'est ce questionnement, ce questionnement incessant que Fontenelle nous enseigne et que ce livre comme une jouvence revivifie. Par cela, comme à l'occasion d'une leçon de pensée vive, Fontenelle surgit à travers les textes ici rassemblés et la raison jubile.

Il faut lire et relire ce livre aujourd'hui, en ces temps où les ombres « Gardien[nes] d'on ne sait quoi / De nocturne et du sang / contre l'humain », comme l'écrit Eugène Guillevic en 1942 dans *Terraqué*, parcourent à nouveau notre monde ; il faut donc lire et relire ce livre car l'intelligence lorsqu'elle sourit fait toujours du bien et renoue les chemins de l'infini.

Michel BLAY